

Deux maléfices agissaient conjointement pour faire de la vie qu'on menait, sur la périphérie, un irritant mystère. Le premier, qui est éternel, c'est l'enfance, l'étrangeté qu'elle trouve à ce qui se présente, où que ce soit. L'autre était situé et daté. C'était, justement, la périphérie, le retard à quoi se ramenait le fait d'être à l'écart. Insensible aussi longtemps que la contrée était restée sans communication ou presque avec le monde extérieur, il résultait de l'interférence soudaine entre ce qu'on pensait, ou ne pensait pas, de ce qui se passait et les échos différents, contraires, très déconcertants qui nous parvenaient du dehors.

Je me rappelle le chronique dépit des derniers temps, la perplexité, à seize ans, que m'inspiraient notre petit univers et l'incuriosité, la quiétude, avec ça, de deux dont on attend qu'ils nous disent. J'avais pris mon parti de vivre d'un côté, de rêver, de l'autre, sans que

les deux registres où nous sommes impliqués, par la force des choses, coïncident jamais. Et puis on m'a expédié au loin. Je me suis retrouvé, un beau matin, dans un internat de garçons, avec de délurés condisciples qui m'ont livré l'essentiel d'emblée. Ils possédaient des notions capitales, à commencer par celle de capital et ses principales dérivées, travail salarié, plus-value, taux de profit, rente foncière différentielle et absolue. J'ai recueilli, de leur bouche, les premiers rudiments de la critique de l'économie politique avant de remonter à la source, de me procurer les classiques du matérialisme historique imprimés à Moscou, Leipzig et, depuis peu, Pékin. Le mot qui résumait la vie antérieure – « Idiotismus » – m'a sauté aux yeux. Les traducteurs, pour ménager cette partie du lectorat qui avait grandi ou vivait encore dans les régions à vocation agricole, l'avaient rendu par une périphrase languette – « l'étroitesse bornée de la vie rurale ». Toutefois, une philosophie de combat, qui se propose, non plus d'interpréter le monde mais de le changer, ne s'attardera pas à détailler les nuances de « la simplicité champêtre », pour user d'un autre euphémisme. Elle évacuera une expérience

dont l'obscurité, pour n'avoir pas été dissipée quand c'était le moment, s'étendait, pour moi, au présent. Je me suis dit, alors, que l'apaisement auquel on aspire, passait par l'examen rétrospectif, distant, éclairé des assises physiques du commencement. Mais c'est pour me former aux lettres que j'étais parti et il a fallu remettre à plus tard, à la fin des études abstraites, formelles que j'avais entreprises, de revenir à l'origine, aux affections inéluctables, tristes, le plus souvent, qui en étaient la modalité sentie mais parfois, par endroits, heureuses sans que je m'explique autrement pourquoi. Je me suis donc plongé dans les livres mais les petites hypostases dolentes, que nous laissons en chemin, n'ont cessé de me héler pour que je leur procure après coup, s'il se pouvait, l'explication, la paix, l'oubli.

Je me rappelle encore l'impatience que m'inspiraient, à la fin, les travaux académiques dont j'étais occupé, l'envie galopante de revenir interroger le sol du commencement avec l'espoir, maintenant, d'obtenir la réponse. Les enseignements qu'on nous avait livrés, à son sujet, accusaient, comme tout le reste, le dénivelé entre ce qu'on éprouvait et

les vues que nous étions censés adopter. Elles avaient pour particularité, toutes, de venir du dehors et, ce dernier, de ne pas ressembler à ce qui se donnait, à nos yeux, pour la réalité. De sorte que les instructions qu'on recevait, non seulement ne s'y rapportaient pas mais le frappaient encore d'insignifiance, de nullité, tandis que ce qui passait pour réel, important, vrai était sans consistance, exilé on ne sait où, peut-être inexistant, des mots sans écho intime ni ancrage tangible, un langage qui n'avait pour lui que l'autorité dont le créditaient ceux qui s'en faisaient les interprètes et, pour partager notre relégation – je ne l'ai compris qu'après –, ne l'entendaient pas mieux que nous et nous laissaient réticents, insatisfaits.

Deux souvenirs très anciens, dont la persistance témoigne de l'attente qui était la mienne, dès alors, et de ma déconvenue. Le premier, c'est l'année de quatrième, le cours de géologie dont je me fais une fête. Il est bien sûr question des grandes distinctions. Il y a des roches magmatiques, sédimentaires et métamorphiques. Mais la référence la plus proche des premières – les granites de La

Crouzille, je me souviens – se trouve encore à cent kilomètres et plus de distance et il ne sera fait mention à aucun moment de la roche bise, friable que nous avons sous les pieds, devant les yeux puisqu'elle a servi à bâtir, et à laquelle j'attribue, confusément, certain penchant incoercible à la mélancolie. Le granite de La Crouzille, je pouvais encore m'en faire une petite idée du fait qu'on rencontrait quelque chose de semblable lorsqu'on prenait la route de la préfecture. Elle empruntait l'étroit passage que la rivière s'était taillé dans l'auréole métamorphique du massif cristallin. Le gris, le noir du gneiss, le rose sale des micaschistes supplantaient brusquement le milieu sépia, désuet, comme les clichés restés de la période 1880-1930, de la réalité. En continuant prudemment, pour déjouer les feintes de la Nationale 89 qui, elle-même, épousait les frasques de la Corrèze, on atteignait Tulle, dans sa gorge et on butait sur le premier contrefort de la montagne limousine. La paroi des talus, sous la mince couche de terre de bruyère, les blocs arrondis qui encombraient, çà et là, le taillis, c'était du granite. Je voyais. En revanche, et avec la meilleure volonté, le « miroir de faille » du cours de

géographie physique de première m'échappe complètement. J'ai appris la leçon mais ça n'est que des mots. Lorsqu'on m'interroge, c'est d'une voix incertaine, comme extérieure, que je débite mon couplet. Ce terme de miroir me gêne. Je n'ai pas vu de roche qui ressemble à la glace de l'armoire ou du cabinet de toilette. C'est un abus de langage, de la littérature. Il a fallu la roideur de l'éducation qu'on nous inculquait, à l'époque, pour que je ravale la repartie un peu vive que j'aurais pu faire au professeur lorsqu'il m'a reproché mon débit hésitant. Il n'aurait pas été mal inspiré de se demander si mon incertitude ne tenait pas à l'inconsistance de l'objet, celle-ci à l'insuffisance de ses explications et le tout à un exercice défaillant de son magistère. Mais le moment n'est pas encore venu de reconsidérer en connaissance de cause, délibérément, par soi et pour soi, ce que nous tenons du lieu et de l'heure. À cela, il y a deux conditions, qui sont que l'heure suivante soit venue au cadran de l'horloge et qu'on ait changé de lieu.

C'est ce qui s'est produit à une année de là. Faute de discernement, donc d'initiative, je me suis rangé à la décision de mon professeur

de lettres de me faire étudier les lettres. Ce qu'on apprenait, dans cette partie, laissait pendantes les questions senties, vécues qui se posaient depuis le début. Il a fallu patienter jusqu'à la fin du cursus pour retourner à la persistante obscurité des premières années. J'avais regagné ma petite patrie, pour quelques jours, et me demandais toujours si certaine humeur chagrine, à laquelle je n'avais pas souvenir de n'y avoir pas été sujet, tenait à un dérèglement de l'humeur ou bien à autre chose, au dehors, au sol qui nous portait. Parce que j'avais observé que, lorsque nous le quittions pour le parvis du Quercy limitrophe, par exemple, le sombre s'estompa. Il me prenait une liesse, des envies de chançonner.

Donc, c'est Pâques. J'ai apporté, à mon habitude, des livres abstraits, arides, qui parlent d'autres livres ou vivent par soi. J'ai vieilli, mais non pas le pays natal qui appartient, depuis le fond des âges, au passé. Je soupçonne que pareil anachronisme tient, pour le fond, aux « moins bonnes terres » de l'économie politique sur lesquelles il est assis mais, aussi, à l'action rétrograde des signes